

Première Année.

Prix : 10 centimes.

Numéro 23

L'ENTR'ACTE PÉRIGOURDIN

JOURNAL HUMORISTIQUE BI-MENSUEL

P2.801

LITTÉRATURE, ARTS, THÉÂTRE

COMMERCE, INDUSTRIE.

ABONNEMENTS :

Un an.

Six mois.

3'

1' 75

INSERTIONS :

Annonces.... 75° la ligne.

Réclames.... 1' —

(Les Manuscrits non insérés ne seront pas rendus).





EN VEDETTE

Rêvant de conquête ou de délivrance,
Hulan d'Allemagne et chasseur de France
Suivent tous les deux chacun son espoir.
En vain les jours fuient, en vain le temps passe,
Rien n'a pu lasser cet espoir tenace
Ni du chasseur bleu, ni du hulan noir.

Tout droits sur leur selle et dressant la tête
Ils sont là tous deux, tous deux en vedette,
Mousqueton au poing, lance à l'étrier.
L'un dit : « J'ai goûté la gloire et je l'aime ! »
Et l'autre : « J'ai, moi, fidèle à moi-même,
Un coin de patrie à rapatrier. »

LE GÉNÉRAL
BOULANGER

En toute occasion notre ministre de la guerre, par ses
journaux orléano-solennistes désignent à l'Europe comme
vernement qui en connaît tout le prix, et en soldat qui se
tient prêt à faire respecter en tous temps le pays dont il a la
garde.
On se dit, après l'avoir entendu, que si le ministre re-
doute la guerre, le général l'envisagerait, le cas échéant,
avec une confiance seraine, et l'on se sent rassuré par cette
maître sagesse.
Le sentiment souvent spontané du peuple est presque tou-
jours supérieur à la raison des hommes d'Etat, et la popu-
larité du général Boulanger suffirait à nous le faire appré-
cier, si, d'autre part, il ne la justifiait pas par les rares
qualités qui distinguent l'armée et recommandent le chef militaire.
Il a su résister à l'armée des instincts héroïques de notre race, endormis
depuis la grande défaite, il nous a fait l'avenir.
de notre force, la loi dans l'avenir.
Il nous fait donc souhaiter que la Fortune écarte de sa
route les meilleurs citoyens, et qui font obstacle aux plus
généreuses entreprises.
Seigneurs ne nous importent point : nous avons
un tel est à la hauteur de sa tâche, et cela nous suffit.
L'épée de la France ne saurait être en de meilleures
mains.

ROBERT MITCHELL.

III
Ainsi s'observant, se guettant sans cesse,
Consumant sans fruit leur fleur de jeunesse,
Les deux cavaliers s'attendent encore ;
Et, pour n'avoir pas vidé leurs querelles,
Les deux nations font peser sur elles
Une lourde paix pire que la mort.

IV
O le peuple heureux ! O les jours prospères,
Où les fils, vengeurs des hontes des pères,
Fixent d'un œil calme un ciel éclairci !
Où tout est en joie, où rien n'est en peine ;
Où l'indépendance ignore la haine...
C'est là le bonheur ! et l'honneur aussi !

V
A quand le combat ? Pour qui la victoire ?
Eclair de malheur ou rayon de gloire,
Qui te tirera, premier coup de feu ?...
L'Europe en vain cherche à percer ces ombres,
Et ses regards vont, anxieux et sombres,
De ce hulan noir à ce chasseur bleu.

PAUL DÉROULÈDE.



50^e de LIGNE
LÉGENDE ALSACIENNE.

Lorsque Dieu eut formé le premier homme, le
Diable, jaloux, voulut aussi faire un homme.
Le Diable y mit tous ses soins et parvint, avec
le secours du Tout-Puissant, à façonner un être
humain.
L'homme marcha, mais quelle ne fut pas la
mystification du Diable, lorsqu'il s'aperçut qu'il
avait oublié de lui donner un cœur !
Il lui avait mis un second estomac
à la place du cœur !
Vite il va trouver le Créateur, le
priant de l'aider à réparer son er-
reur.
« Non dit le Tout-Puissant ; ce que
tu as fait restera. L'homme de ta
fabrique, sans cœur et à deux esto-
macs, s'appellera Prussien ! »

A L'ALSACE.

I.
Alsace ! ô toi, jadis si fière
De porter le beau nom français,
Hélas ! te voilà prisonnière
Du tyran maudit à jamais !
Et ton âme frémit de rage
Sous le joug de vil oppresseurs !
Chère Alsace, reprends courage,
Ils reviendront, les jours meilleurs !

III.
Ne pleure plus, espère, Alsace !
Bientôt nous briserons tes fers !
Il faut que la revanche efface
Le souvenir de nos revers !
Ah ! l'attente a son revers !
« Il est temps de laver l'affront ! »
Les trois couleurs de la Patrie
Sur tes bords bientôt flotteront !

IV.
Espère ! Alsace, car la France
Travaille pour te secourir ;
Pour opérer ta délivrance
Nous sommes tous prêts à mourir !
Quand s'élanceront dans le plain
Nos bataillons pleins de ferveur,
Alsace ! pour toi, plus de chaîne,
C'est l'heure de la liberté !

LE TROUBADOUR.

Le Drapeau du 50^e

(LETTRE DU SERGENT MÉRY.)

A Monsieur le Rédacteur en chef de l'ENTR'ACTE
PÉRIODIQUE.

Monsieur le rédacteur,
Je suis très flatté de la lettre que vous avez bien
voulu m'adresser et par laquelle vous me priez de
vous narrer quelques glorieux épisodes ayant trait au
50^e de ligne durant la guerre de 1870. On vous a, du
reste, bien renseigné en vous disant que j'étais le plus
ancien brisquard de ce brave régiment, que j'étais
comme une seconde famille, et, pour ma part, je lirai
avec plaisir le numéro exceptionnel que vous allez
lui consacrer.

Mes souvenirs concernant le 50^e sont nombreux ;
mais il en est un qui me tient particulièrement au
cœur, car il n'a pu trouver place dans la brochure
réemment éditée par l'imprimerie Laporte et à la-
quelle, en ma qualité d'ancien, j'ai dû collaborer un
tantinet. Dans ce petit livre, que tous les blancs-becs
du régiment devraient avoir dans leur sac, on raconte
la courageuse conduite du 50^e à l'affreux désastre de
Sedan, et on ajoute :

« Quant au drapeau, les officiers et les soldats parvinrent
à le soustraire à l'ennemi en s'en partageant les lambeaux.
Reconstitué après la guerre, il fut déposé aux Invalides.
S'il n'a pas vu la victoire, du moins il n'a pas orné
le triomphe du vainqueur... »

S'il vous arrive, un jour ou l'autre, monsieur le ré-
dacteur, en visitant le tombeau du Grand Empereur,
de vous trouver en présence de notre vieux drapeau
mutilé, où brillèrent jadis les noms de Zurich, d'Iéna,
de Lutze et de Sébastopol, vous remarquerez qu'il y
manque un fort lambeau d'étoffe. L'habile artiste
qui a rajusté ces glorieux débris a dû, en effet, laisser
un vide dans les franges du haut, près de la hampe,
juste à l'endroit où se lisait le mot Iéna, et c'est
l'histoire de ce bout de drapeau absent que je vais
vous conter.

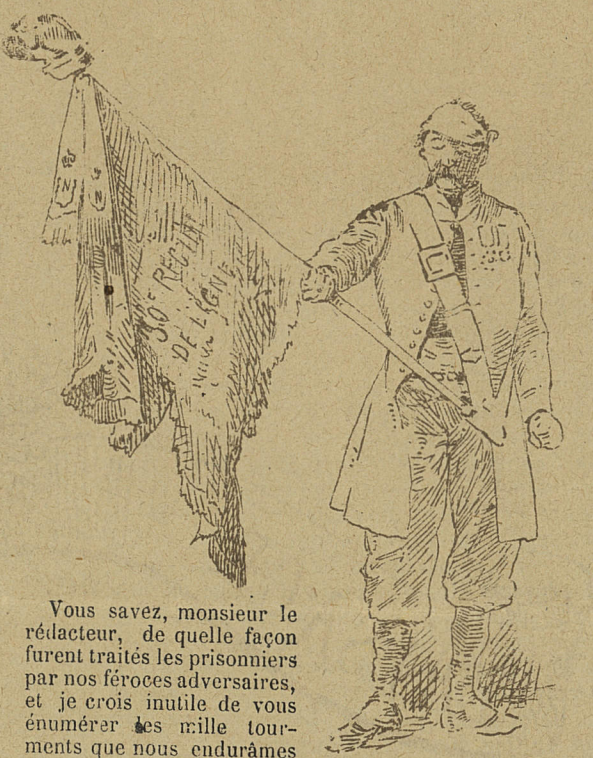
Lorsque nous fûmes faits prisonniers à Se-
dan, il y avait dans ma compagnie un
jeune engagé volontaire du nom de Pierre
Durand, dont la gaieté exubérante se
traduisait par des espiègeries de
toutes sortes, depuis notre entrée
en campagne. C'était un ouvrier
typographe, véritable gamin de
Paris, et qui, au moment de la
guerre, avait résolu tout
quitté, parents et amis.
« pour épouser le flingot ! »
— Il disait ainsi, en son argot
de Bellevillois.

Bien qu'atteint à l'épaule par un
éclat d'obus, le Gosse, comme nous
l'appelions, n'avait rien perdu de
son entrain ordinaire. C'est lui qui
le premier, voyant que tout était perdu,
proposa de découper le drapeau et
de s'en partager les lambeaux. Je dois ajouter que,
pour sa part, il s'en adjoignait un beau morceau, qu'il
sera précieusement sur sa poitrine, en disant : « Voilà
qui me tiendra lieu de fanfreluche et de scapulaire tout à
la fois ! »

étant venu nous visiter, pria notre chef d'es-
cade de rassembler les prisonniers, car il
avait, disait-il, d'importantes recommanda-
tions à leur faire. Quand nous fûmes ran-
gés, le Bavarois, qui parlait assez correcte-
ment en ces termes :

« J'ai appris que quelques-uns d'entre
vous avaient formé le projet de s'enfuir. Je
vous prie donc de faire feu sur tout homme
qui tenterait sans permission la place qu'il lui
est assignée. Vous êtes nos prisonniers de
guerre et vous ne serez libérés que dans les
conditions que nous aurons en nous. La revan-
che germanique aura son camp, et dans le
camp de Paris, où la France nous ramènera sans
doute, les Allemands savent se battre pour
acquiescer à la gloire, tandis que les Français
n'ont jamais combattu que pour l'argent... »

Se croyant sûr de l'impunité, notre insul-
teur allait sans doute continuer ; mais à ce
moment, le Gosse sortit des rangs. La face
miserable qui ne craignait pas d'outrager des
vaincus et lui cria à pleins poumons :
— Tu as raison, à chien de Teuton. Chacun
se bat pour acquiescer à ce qui lui manque.
En disant cela, notre petit compagnon tira
sa figure de la pointe des pieds et crachait à
haussant sur notre lâche ennemi.
D'un geste rapide, l'officier allemand tira
un revolver de sa ceinture. Sans dire un
mot, il visa à la tête notre vaillant camarade
et, d'un seul coup, il lui brisa le crâne.
Le pauvre enfant tomba baigné dans son sang.
Un soldat allemand de calibre parcourut
nos rangs. Plusieurs d'entre nous allaient s'é-
lancer, lorsque le commandement : « En
joux ! » retentit, et trente canons se firent in-
stantanément que toute révolte était impossi-
ble...
Mon cœur se serre en rappelant ce triste
épisode de notre captivité en Allemagne. Je
me souviens, avec une véritable émotion, des
modestes funérailles qui furent faites à cet
obscur héros de la guerre franco-allemande.
Nous savons tous qu'il avait encore sur la
poitrine le lambeau du drapeau que nous
nous étions partagé à Sedan et, dans la



Vous savez, monsieur le
rédacteur, de quelle façon
furent traités les prisonniers
par nos féroces adversaires,
et je crois inutile de vous
énumérer les mille tour-
ments que nous enduremes
sur la route de la captivité. Notre petit Parisien ne
paraissait nullement se ressentir des fatigues et des
privations qu'on nous infligeait. Il oubliait volontiers
tous ses maux pour narrer quelques joyeux propos
d'imprimerie ou fredonner de gais chansons de go-
guette, et ce diable de gamin réussissait presque à
chasser la sombre humeur qui envahissait nos âmes. Il
avait, du reste — et cela nous convenait assez — un
talent tout particulier pour narguer l'escorte prussienne
qui nous accompagnait. Je me souviens qu'en des-
cendant à la gare de Berlin, un gros officier bavarois, qui
commandait nos geôliers, fut assailli par un groupe de
parents et d'amis, venus pour lui serrer les mains et lui
donner l'accolade à qui mieux mieux. Au moment où
certaine petite dame embrassait le chef allemand, nous
entendîmes le Gosse clamer de son ton faubourien :
— Hé ! là-bas, Grotchen, ne lâchez donc pas comme
ça la hure à Boule-de-Suif ; vous allez diminuer son
poids !...
Ce lazzi, qui ne fut heureusement pas compris de
nos ennemis, excita dans les rangs une hilarité gé-
nérale ; mais je crus prudent néanmoins de me rappor-
cher du Parisien et de lui glisser à l'oreille :
— Prends garde, Durand, les larmes te coûteront
cher !
Hélas ! je ne croyais pas si bien dire. La fin de ce
récit, que j'abrége autant que possible, va vous le dé-
montrer.

Le lendemain, nous étions installés dans des bara-
quements établis aux portes de la ville, et, dès l'aube,
on nous conduisit à cinq kilomètres de là, pour nous
faire travailler à l'empierrement d'une route, où nos
gardes-chiourmes activaient la besogne en nous distri-
buant des coups de crasse dans le dos.
Cet après-midi de décembre, le gros officier
bavarois que le Gosse avait surnommé Boule-de-Suif

craindre que cette patriotique relique ne soit
l'objet entre les mains de nos ennemis, nous
avons demandé et obtenu, comme une grâce,
d'ensevelir nous-mêmes le pauvre gargon.
Sa dépouille mortelle, après avoir reçu la
benediction d'un vieux pasteur dans la fosse
commune, fut déposée dans la fosse
commune et, toujours sous l'œil des senti-
nelles prussiennes, nous avons accom-
pagné jusqu'au champ du repos, nous di-
mes un dernier adieu au vaillant petit soldat
qui allait dormir de son dernier sommeil
de la patrie française, mais ayant pris du
cœur un haillon de soie sur lequel se gravait
en lettres d'or notre glorieuse victoire d'Iéna !
Je m'arrête, monsieur le rédacteur, car
mon récit s'allonge outre mesure. Vous sa-
vez maintenant pourquoi le drapeau du 50^e
qui figure aux Invalides n'a pu être reconstitué
en entier.
Agréez, etc.

Pour copie conforme.

Le sergent Méry.

Paul Sebreton

LE 50^e DE LIGNE.

La *Patrie* publie, depuis près de deux mois, d'intéressantes notices historiques sur chacun de nos régiments et cette publication, due à la plume de notre distingué confrère M. de Lyden, formera, quand elle sera terminée, le véritable Livre d'Or de l'armée française.

Pour le 50^e de ligne, dont l'histoire intéresse tout particulièrement les Périgourdiens, car ce régiment s'est acquis en quelque sorte droit de cité parmi nous, depuis dix ans qu'il est en garnison dans notre ville, le travail entrepris par la *Patrie* a été fait d'une façon aussi complète que possible. Notre imprimerie a, en effet, édité le *Précis de l'Histoire du 50^e de ligne*, depuis sa formation, qui remonte à 1651, jusqu'à ces dernières années, et cette œuvre, qui forme une élégante petite plaquette de près de cinquante pages, est en vente dans nos bureaux, au prix de cinquante centimes.

Le 50^e de ligne peut prétendre à une origine qui remonte à plus de deux siècles. Il est, en effet, l'héritier direct de différents corps de troupe qui ont été successivement :

1^o L'ancien régiment, principalement connu sous le nom de Vendôme, et devenu, en 1791, le 50^e régiment d'infanterie (1651-1793).

2^o La 50^e demi-brigade d'infanterie de bataille (1794-1796).

3^o La 50^e demi-brigade d'infanterie de ligne (1796-1803).

4^o Le 50^e régiment d'infanterie de ligne (1803-1815).

5^o La 50^e légion départementale (de la Haute-Marne) (1816-1820).

Mais s'il a les plus justes titres à revendiquer leur héritage, c'est avec une fierté légitime qu'il peut en parler, car, pendant cette longue période, leur historique n'est, à peu de chose près, que l'histoire même des campagnes glorieuses qui ont illustré nos annales militaires.

Soit sous l'ancienne monarchie, soit aux époques plus récentes, nos pères ont parcouru en vainqueurs presque toutes les contrées de l'Europe, une partie de l'Afrique et même de l'Amérique.

Les quatre noms de Zurich, l'Éna, de Lutten et de Sébastopol qui brillent sur le drapeau du 50^e ont été choisis parmi les plus illustres. Mais à côté de ceux-là, il suffit, parmi cent autres, de citer ceux d'Elchingen, d'Eylau, de Friedland, de Bautzen, de Dresde, de Montmirail, de Toulouse et de Ligny.

Le rapide exposé dont nous parlons a pour but de présenter, sous une forme trop concise peut-être, mais toujours fidèle, les faits saillants de l'histoire du 50^e et de mettre en relief les nombreuses actions d'éclat dont les militaires de tous grades de ce régiment se sont plu à l'enrichir.

Il est divisé en 3 chapitres correspondant à des périodes bien distinctes.

Le chapitre 1^{er} de l'histoire du 50^e va de 1651 à 1793. La création de ce régiment, qui s'appela successivement régiment de Vendôme, de Berry et de Hainaut, date du 25 février 1651. Pendant cette longue période de cent quarante-deux ans, ce régiment prit part aux guerres contre les Espagnols, contre la Hollande ; il contribua à la conquête de la Franche-Comté, passa six ans en Italie et arrêta à la bataille de Marassalle, en 1693, la cavalerie piémontaise sur la pointe de ses baïonnettes, — cette arme terrible venait d'être inventée — et décida par une charge la victoire en notre faveur. Puis il prend part aux guerres d'Allemagne, d'Italie, de Flandre, est envoyé en Corse, avec l'annexion de cette île à la France, et y livre plusieurs combats, de 1738 à 1741.

Rappelé sur le continent par la guerre de la succession d'Autriche, il contribue pendant dix mois à l'héroïque défense de Prade ; il se rend ensuite en Italie, y reste quatre ans, de 1744 à 1748, et contribue, pendant ce laps de temps, à la prise de dix-sept places ou châteaux forts et à de nombreux combats. A celui de *La Madona del Ulmo*, il rompt une colonne entière et la pousse l'épée dans les reins sur une de ses batteries ; il s'empare ensuite des pièces et les tourne immédiatement contre l'ennemi, ce qui achève sa déroute.

Ce régiment se distingue ensuite brillamment pendant la guerre de Sept Ans, notamment à Hordbourg où, attaqué par l'armée hannovrienne, sa résistance est admirable.

Dès le début de la guerre pour l'indépendance américaine, un bataillon de 500 hommes se distingue d'une manière toute particulière à la prise de *La Grenade* (Antilles). A l'attaque qui est dirigée sur le morne de l'hô-

pital, attaque faite par escalade en sans le secours de l'artillerie, la compagnie de grenadiers forme l'avant-garde et enlève en un clin d'œil la redoute et 3 retranchements superposés. Le héros de la journée est le sergent Houradoux, dit Languedoc. Ce brave saute le premier dans la batterie du morne et sauve la vie au lieutenant de Vence, qui l'a suivi de près et sur lequel les canonniers anglais se sont jetés. Le comte d'Estaing, témoin de la valeur Houradoux, l'embrasse et le fait officier sur-le-champ.

C'est en 1793 que cet héroïque régiment reçoit le nom de 50^e. Il continue le cours de ses exploits et bat les Piémontais.

Le chapitre II de l'intéressante brochure, éditée par notre maison, embrasse la période de 1794 à 1820. Le régiment dont elle fait l'histoire porte alors le nom de 50^e demi-brigade d'infanterie de ligne. En 1796, elle fait partie de l'armée de Rhin-et-Moselle, commandée par Moreau, puis elle se rend dans le Palatinat qu'elle quitte bientôt et se fait remarquer, trois mois après, à la défense de la tête de pont d'Huningue, en 1797.

En 1798, la paix est enfin conclue à l'avantage de la France ; mais, en 1799, nos armées reprennent l'offensive, pour lutter contre une deuxième coalition formée de l'Angleterre, de l'Autriche, de la Russie, de l'Allemagne, de Naples, du Portugal et de la Turquie. Les deux premiers bataillons de la 50^e demi-brigade entrent alors dans la composition de l'armée du Danube, commandée par Jourdan, et sont placés à la division d'Hautpoul. Ils prennent part aux combats de Pfaffendorf, de Liptingen, à la bataille de Stokach, et, dans le corps de l'illustre Masséna, à la défense de Zurichberg, à la bataille de Zurich, puis à la défaite de fameux Souvarow, surnommé l'Invincible ; en 1800, sous les ordres de Moreau, au combat d'Albarruc, où la 50^e demi-brigade se distingue d'une manière éclatante. L'historique du régiment rapporte, à ce sujet, une foule d'actions d'éclat dont voici les plus honorables. Le sergent Coulez saute le premier dans les retranchements ennemis, et fait lui-même trois prisonniers. Les grenadiers Benoist, Kersch et Fradin s'y précipitent après lui ; pendant que ceux-là s'emparent de deux canons, Fradin saisit un cheval attelé dont il coupe les traits et sur lequel il s'élance à la poursuite de l'ennemi. Quelques instants après, c'est le sergent Feislin qui court à un pont barricadé, malgré un feu violent, il arrache les chevaux de frise et ouvre le passage. C'est enfin le sergent-major Moly qui, à la tête d'une section, poursuit l'ennemi et lui fait 30 prisonniers, malgré l'opposition d'un escadron contre lequel il a longtemps à se défendre. Tous ces braves reçoivent des armes d'honneur destinées à perpétuer le souvenir de leur belle conduite.

En 1804, la 50^e demi-brigade devient le 50^e d'infanterie de ligne et est placée dans le 6^e corps, commandé par l'illustre maréchal Ney, surnommé le brave des braves. Le 1^{er} janvier 1805, a lieu la distribution des nouveaux drapeaux et le 50^e reçoit celui qu'il illustrera par tant d'actions glorieuses, contre les Autrichiens, les Prussiens, les Russes, les Espagnols et les Anglais.

Nous ne suivrons pas ce brave régiment dans toutes les campagnes auxquelles il prit part sous le glorieux règne de Napoléon I^{er}. Ce serait tenter un travail beaucoup trop long pour être inséré dans les colonnes d'un journal et nous préférons renvoyer le lecteur à la brochure dont nous extrayons la présente notice. Nous ne pouvons cependant résister au plaisir de signaler, à la bataille de Friedland, la belle conduite du sous-officier Labouvie, porte-drapeau du 50^e. Son bataillon ayant été enfoncé par la cavalerie russe, il court aux grenadiers et, se mettant au milieu d'eux : « Camarades, s'écrie-t-il, voici l'honneur du régiment, c'est à nous de le défendre au péril de notre vie. »

Notons aussi l'heureuse audace du caporal de grenadiers Thirion, au siège de Ciudad-Rodrigo, en 1810. Chargé de reconnaître si la brèche est praticable, le caporal Thirion tente bravement l'escalade, gravit l'escarpement, atteint le rempart, fait feu sur l'ennemi, et revint sain et sauf dans la tranchée, aux acclamations de toute l'armée. Profitant de ce moment d'enthousiasme, le maréchal Ney fait aussitôt sortir les colonnes d'attaque, musique en tête. Éclaircies par le brillant trait de courage du caporal Thirion, les soldats se précipitent sur la brèche avec une telle impétuosité que l'ennemi dépose les armes.

De 1810 à 1815, le 50^e prit part à un grand nombre de batailles et, après la bataille de

Paris, le 30 mars 1814, ce glorieux régiment se trouvait réduit à 122 hommes ! Le sixième corps, dont il faisait partie, n'avait pas pris part à moins de soixante-sept engagements en quatre-vingt-dix jours !

Le chapitre III de la brochure que nous analysons, contient l'histoire du 50^e, de 1820 à nos jours, mais ce n'est qu'à partir de 1832 que les faits et gestes du régiment présentent de nouveau un vif intérêt. A cette époque, deux de ses bataillons vont prendre part au siège d'Anvers ; puis c'est en Vendée qu'il opère et, en 1849, en Italie. En 1852, il est envoyé en Algérie et le 4 décembre de la même année son troisième bataillon participe glorieusement à la prise de Laghouat.

En 1854, le 50^e est en Crimée et exécute, à la bataille d'Inkermann, une charge à la baïonnette, qui oblige une batterie de trente canons russes à battre en retraite. La résistance qu'il oppose aux Russes, dans la nuit du 19 mars 1855, vaut à son brave colonel M. de Brancion, une citation à l'ordre de l'armée. Ce vaillant officier supérieur succomba glorieusement le 7 juin suivant, à la prise du *Mamelon-Vert*, ainsi que le lieutenant-colonel Leblanc et neuf autres officiers ; les blessés, tant en officiers qu'en sous-officiers et soldats s'élevèrent au chiffre de 359.

Enfin, le 8 septembre, le 50^e contribue brillamment à la prise de Sébastopol. Entré en seconde ligne à *Matahoff*, il lutte à la gorge de la redoute contre les Russes, acharnés à la défendre et, après leur retraite, il supporte sans s'émevoir les explosions formidables qui éclatent de toutes parts. Ses pertes sont encore sensibles. Le commandant Dagardin ; les sous-lieutenants Chamboredon et Robb sont tués ; le capitaine Busquet, les lieutenants Martin, Voldy, Vallet et Pasquier sont blessés ; 300 hommes sont mis hors de combat.

Nous sautons maintenant une période de quatorze ou quinze ans et nous arrivons à la guerre de 1870. Pendant cette désastreuse campagne, le 50^e prit part au combat de Wissembourg, à la bataille de Froeschwiller, puis à Sedan. Son drapeau, soustrait à l'ennemi et partagé en lambeaux, fut reconstitué après la guerre et déposé aux Invalides.

Huit jours après, les survivants de ces nobles défaites partent pour une longue captivité, durant laquelle les souffrances physiques et surtout les tortures morales doivent exercer de cruels ravages parmi eux.

Le régiment n'est plus ; mais son dépôt d'abord, et bientôt le 50^e de marche, continuent une lutte de cinq mois, sinon avec plus de bonheur, du moins avec le même courage et un égal dévouement.

Reconstitué à Langres, en 1871, le 50^e va dans le courant des mois de mai et de juin occuper une partie de la province d'Alger. Il est d'abord divisé en un grand nombre de détachements parmi lesquels ceux qui occupent les environs de Cherchel, de Zurich et de Novi se distinguent jusqu'à la fin du mois d'août, par la vigueur avec laquelle ils repoussent les attaques presque quotidiennes des Beni-Menasser. Puis, pendant plus de deux ans, ses diverses fractions occupent ou sillonnent sans cesse tout le sud de la province, depuis Médéah jusqu'à Laghouat.

Rentré d'Algérie à la fin de 1874, il vient occuper Antibes et Villefranche et, deux ans après, il se concentre enfin à Périgueux, où son dépôt se trouve déjà depuis le mois de novembre 1873.

C'est là que depuis lors, soutenu par son zèle, par son dévouement au devoir, par son ardent amour pour la patrie, et encouragé par les sympathies de la population tout entière, il s'efforce de remplir dignement la haute mission qui lui incombe.

Son glorieux passé est le plus sûr garant des sacrifices qu'il saura faire pour ajouter une illustration nouvelle à celle dont il s'enorgueillit et pour porter haut et ferme le nouveau drapeau qu'il a reçu en 1880.

On sait que lorsque le 50^e arriva dans notre ville, il avait comme colonel M. Sermensan, neveu de notre illustre compatriote le maréchal Bugeaud. M. Sermensan ayant été promu général de brigade, il a été remplacé à la tête du 50^e, en septembre 1883, par M. le colonel Stroh, qui est rapidement devenu très populaire parmi nous. Le lieutenant-colonel est M. Larrue ; les commandants : MM. Konne, Larivé, Girod et Mounier, et le major M. Sauné.